

Andréi Nakov

À quoi sert l'archéologie ?

La controverse provoquée par les « restaurations archéologiques » du patrimoine architectural sur les terres bulgares ne m'est pas connue en détail, car cela fait longtemps que je vis en Europe occidentale. De surcroît ma dernière visite dans mon pays d'origine date de l'année 2008, donc mes souvenirs et les remarques qui en découlent risquent de ne pas être d'actualité. Pour dire vrai je l'espère mais je crains le contraire, car mes constatations concernant l'état du patrimoine archéologique bulgare et la discussion qui a été engagée récemment à ce sujet ne sont pas des plus encourageantes.

Âgé d'à peine 18 ans, j'ai quitté la Bulgarie en 1959 et n'y suis retourné, que brièvement, en 1993, donc 34 ans plus tard. Ayant arpenté largement le monde je voyais ce pays avec d'autres yeux, avec d'autres références. Mes premières impressions furent celles d'un grand changement urbain et social. Plus que par la dégradation du paysage urbain et extra-urbain, je fus interpellé par la dégradation de la langue, ce moyen essentiel de culture, ciment de l'identité d'un peuple.

J'en parle car ceci n'est pas étranger à la discussion concernant l'authenticité des « restaurations » proposées. Et j'appelle pour preuve le ridicule projet de « Louvre bulgare », ce dinosaure socio-culturel d'une époque révolue, baraque de foire qui aujourd'hui me paraît hors contexte dans la situation culturelle du pays. Et comment a-t-on pu oublier que l'idée du Louvre (parisien), temple culturel aux ambitions universalistes et qui fut l'enfant des encyclopédistes français du XVIII^e siècle, cette « université artistique » fut le privilège d'une société dont l'horizon culturel était fort éloigné de l'actuelle situation socio-culturelle bulgare. La confusion sémantique qui se cache derrière cette façade de démagogie dissimule plus qu'une impuissance conceptuelle, un manque de vision authentique, si ce n'est une fois de plus la simple façade d'un montage affairiste.

Je rappellerais encore que lors de mes dernières visites entre 2006 et 2008, j'ai pu observer que de nombreux monuments de type byzantin, fresques et églises de la région de Sofia et d'ailleurs où j'ai pu pénétrer parfois avec de grandes difficultés, étaient dans un état de délabrement grave. Lorsque j'ai essayé d'encourager les responsables locaux à entreprendre les travaux de restauration ou de simple sauvetage dont l'urgence me semblait évidente, je

n'ai pas rencontré la compréhension que j'espérais. Les arguments touristiques et économiques que j'appelais au secours en dernier ressort buttaient eux aussi contre une barrière d'incompréhension qui souvent avoisinait le mépris. En 2006 et 2007, j'ai pu constater quelques restaurations archéologiques réussies, mais dans bien des cas l'environnement dans lequel ces monuments s'inscrivaient restait lamentablement « folklorique » pour ne pas dire plus...

Ce qui me chagrînait tout autant était la dégradation du paysage extra-urbain tandis qu'à Sofia j'ai pu observer avec tristesse l'état d'abandon dans lequel était laissée l'architecture urbaine des années 1930. Dérivant vers la ruine, celle-ci ne semblait attirer aucune attention, donc n'éveillait aucun souci de préservation. Je crains que cette architecture disparaisse sous peu et avec elle disparaîtra une couche importante de la mémoire sociale, dont personne ne semblait se soucier. Mon impression générale était que le passé restait séparé du présent par un véritable voile d'oubli. Je voyais dans cet abandon une abnégation sinon un malaise. J'y percevais quelque censure provoquée par l'inconscient d'une société incapable d'assumer ses impasses, ses erreurs, en un seul mot, la grisaille douloureuse de son passé. Cette atmosphère d'amnésie historique me laissait l'impression d'une impuissance existentielle dont je voyais le versant social surtout au niveau culturel. Le passé proche m'apparaissait ignoré, sinon méprisé, et en tout cas mis en veilleuse par une grande partie de la population.

Aujourd'hui, il est question de quelque chose de plus grave : l'érection de faux monuments historiques, dans le seul but de promouvoir une industrie touristique. Au véritable souci culturel, apanage de toute entreprise archéologique digne de ce nom, on substitue sournoisement des intérêts commerciaux. Et l'on sait que dans notre société de « consommation de masse », ce type de tourisme instrumentalisé par des commerçants déguisés en archéologues ne fait pas bon ménage avec la culture. Au-delà du souci quant à l'irréversibilité de certaines pseudo-restaurations, point névralgique de toute entreprise de reconstitution authentiquement archéologique, c'est avant tout la mise en question de l'authenticité de l'héritage culturel qui se pose, et ceci va bien au-delà des postulats nationaux de la population qui occupe le terrain (en l'occurrence le peuple bulgare sur le terrain de l'actuelle Bulgarie). Et il faut le dire haut et fort : plus que la vision étriquée d'une « culture nationale » ceci concerne tout simplement la culture européenne dans son ensemble à laquelle ce passé appartient de façon indiscutable. Nous voici dans une perspective qui dépasse forcément l'horizon local, étroitement national. Si aujourd'hui la Bulgarie veut être partie

prenante du projet européen et non profiter seulement de largesses pécuniaires de l'Union Européenne, elle doit plus qu'accepter, *profiter* de la vision européenne d'un héritage culturel commun, ce que les pseudos « reconstructions » me semblent contredire.

L'interrogation du rapport de la Bulgarie avec la culture européenne commence par le rapport avec son passé, donc avec sa propre identité culturelle. Si l'on n'est pas au clair avec son propre passé, donc avec sa conscience, comment peut-on échafauder des projets culturels, donc sociaux, pour l'avenir ? Voici la pierre d'achoppement d'une interrogation dont l'archéologie occupe la surface, tandis que dans le fond résonne la cloche de l'histoire. Je rappelle que ce fond est constitué par la conscience de l'identité culturelle d'une nation, identité qui s'est élaborée au cours de longs siècles.

Il me semble que l'on est face à une interrogation que peu de responsables sociaux osent soulever en Bulgarie, interrogation pourtant essentielle pour un pays dont l'identité culturelle s'est affirmée dans l'affrontement avec l'Empire Byzantin, et dont le peuple, suite à l'effondrement d'une société médiévale hautement sophistiquée, a su résister cinq siècles durant à l'oppression ottomane. Mais au cours du dernier siècle, cette identité a subi des chocs violents et a eu du mal à résister à d'autres secousses, que je verrais internes cette fois-ci. Car il est temps que l'on se rende compte que cela fait cent ans que toute couche de culture qui se constituait dans ce pays, toute élite artistique et/ou intellectuelle qui osait pointer timidement a été systématiquement éliminée. Par un sourd réflexe d'antiélitisme primaire, on s'opposait *in fine* à la constitution d'une pareille force motrice dans le domaine de la culture (nationale), cette incontournable ossature identitaire. Voici comment le réflexe de quelque antiélitisme mal compris s'est opposé sournoisement à une osmose avec le sentiment d'authenticité nationale, attitude qui aurait été saine, positive.

Cet état de choses ne m'étonne plus depuis que j'ai appris qu'en Bulgarie l'enseignement de l'histoire de l'art se limite toujours aux seuls cours dispensés à l'École des Beaux-Arts, stade pré-universitaire dépassé depuis un siècle et demi en Europe occidentale, aux USA et même en Russie où un premier Institut d'histoire de l'art a vu le jour en 1912 à Saint-Pétersbourg. **À ce jour**, aucune chaire d'histoire de l'art n'existe à l'Université de Sofia et risque de ne pas voir rapidement **le jour**. Face à cette carence pédagogique et tout simplement culturelle se pose la question préalable : comment peut-on engager le dialogue avec un public que l'on espère cultivé, mais auquel on ne fournit pas les références nécessaires pour engager un pareil débat ?

Pour revenir au projet de restauration abusive de Nebet Tepe - et ce site n'est que le sommet d'un iceberg archéologique qui risque en Bulgarie de conduire au désastre, et qui pour cette raison a suscité ma réaction - le peu que j'ai pu voir à distance (sur internet) et surtout la plateforme d'affrontement socioculturel qu'il a fait venir à la surface indique qu'il s'agit d'une sorte de Disneyland archéologique dont l'intérêt principal est indiscutablement mercantile, tandis que les dommages pour le patrimoine archéologique, et cette fois-ci non seulement bulgare mais aussi *européen*, risquent d'être irréparables. Le peu de considération que les auteurs de cette pseudo-archéologie ont pour la culture du passé est inquiétant ; il témoigne d'un manque flagrant de respect pour la mémoire du pays, respect pour l'essence même de l'honnêteté de la démarche archéologique, donc, pour dire sans périphrases, du respect de sa propre tradition culturelle (si tant est que ce soit un concept clairement énoncé).

Plus encore : respecter le passé archéologique de son pays implique un véritable respect du jour présent, le respect de soi-même. Il implique la reconnaissance des cultures qui nous ont précédé et pour commencer celles des Thraces, celle de la culture paléo-byzantine, et des liens de celle-ci avec l'Église de Rome grâce auxquels ont existé Cyril et Méthode, deux noms que connaît chaque écolier bulgare. Mais combien parmi ces élèves ont visité à Rome les tombeaux de ces deux héros de la culture bulgare dans les catacombes de l'église San Clemente ou en ont même connaissance ? Qu'ont-ils ressenti dans ce lieu chargé d'une intensité historique plus que millénaire ? Combien parmi eux connaissent les monuments constantiniens et byzantins de Thessalonique ?

Respecter le passé du pays, prendre soin de ses vestiges archéologiques, renvoie toujours aux fondements de l'identité culturelle d'une nation et c'est de cela dont il s'agit *in fine* dans chaque démarche archéologique. C'est de l'identité d'une époque donnée, mais tout autant de celle d'aujourd'hui qu'il s'agit ; car, sans assumer sincèrement, donc en toute authenticité son passé on ne peut pas fonder des véritables projets d'avenir. Et où sont-ils en Bulgarie ?

Nous voici au cœur du débat engagé. Cette place du pays, donc de sa culture, de sa mémoire, se situe à mi-chemin entre l'Europe occidentale et la civilisation gréco-latine de l'Asie mineure, civilisation d'où est sortie la culture chrétienne, la nôtre. Et il me semble qu'en Bulgarie, on hésite toujours à en prendre la véritable mesure et que l'on continue à se situer « face à l'Europe ». Au vue de ce *no man's land* culturel, donc identitaire, vide qui résulte des récents dommages totalitaires, le débat apparemment archéologique offre une bonne occasion d'élever la discussion et d'éloigner les façades commerciales, dangereux mirages

économiques qui peuvent devenir de poisons culturels. Devant ce danger, je pose aujourd'hui une question de fond : quelles sont les véritables ambitions identitaires de ce pays et comment définit-il la vision culturelle de son destin, celle de son avenir ? Cette interrogation passe obligatoirement par le respect du passé. Il me semble que ce débat sur l'authenticité de la mémoire archéologique du pays, de celle de ses restaurations archéologiques fournit une excellente occasion pour s'interroger sur la question de fond, celle de l'authenticité d'une culture, et cette authenticité commence par l'acceptation *active* de son héritage. Aujourd'hui plus que jamais, sinon pour la première fois depuis la fin du Moyen Age, cet héritage est indiscutablement européen. C'est une chance pour la Bulgarie et il faudrait qu'elle la saisisse en toute conscience, sans hésiter.

© *Andrei Nakov, Paris 2015*